

Contes de Bretagne / Paul
Féval ; préface de Charles Le
Goffic ; illustrations de Malo
Renault



W. H. B. 1910

PAUL FÉVAL



CONTES DE BRETAGNE

PRÉFACE DE CHARLES LE GOFFIC

ILLUSTRATIONS DE MALO RENAULT



LES BEAUX LIVRES DU FOYER

LES ARTS ET LE LIVRE

17, RUE FROIDEVAUX A PARIS

M.CM.XXVIII.

PAUL FÉVAL

Une plaque sur sa maison natale, un nom de rue à Paris, c'est tout ce qui commémore le maître du roman de cape et d'épée, l'écrivain spontané, malicieux, entraînant, le conteur-né qu'était essentiellement Paul Féval, moins maltraité pourtant sur ce point que le grand Veuillot, coupable comme lui d'être revenu à la foi de son enfance et à qui Paris lui-même, l'éclectique Paris, n'a pas osé faire l'aumône d'une rue. L'auteur des Étapes d'une conversion, s'il n'a pas lieu d'accuser d'une aussi noire ingratitude ses contemporains et la postérité, n'a pas lieu non plus de leur garder une reconnaissance excessive pour l'hommage parcimonieux qu'ils lui rendent et qui est loin d'égalier son mérite. Bonhomme et incapable de la moindre rancune, j'imagine qu'au pays des Mânes il met encore cette déconvenue posthume sur le compte de sa race.

— Les Bretons n'ont jamais eu de chance, aimait-il à dire en son vivant, sauf les Nantais pourtant qui regardent toujours où ils posent le pied.

Mais Féval n'était pas Nantais. Il était né à Rennes, le 28 novembre 1817, d'une vieille famille de robe qui ne roulait point carrosse, bien qu'elle habitât un vaste hôtel seigneurial, à la vérité fort décrépit, qui se voit encore, je crois, à main gauche de l'église Saint-Sauveur. Féval en a parlé dans un de ses romans et l'hôtel d'Audemer semble avoir tous les traits de l'antique mesure timbrée aux armes des La Bourdonnaye, ses premiers occupants. Il ne l'a point flattée dans sa description, non plus que son municipe natal. Rennes n'a jamais été gâtée par ses enfants. On l'a définie un grand Versailles sans Versailles, c'est-à-dire sans le château et le parc, mais avec les vastes avenues, les routes droites, l'herbe entre les pavés et cette couleur grise de temps passé qui revêt toute chose, là comme ici, de sa mélancolie solennelle. Leconte de

PRÉFACE

Lisle, qui vécut ses années d'étudiant à Rennes, l'avait en horreur. Taine est à peine plus équitable, quand il parle de ces « grandes rues monumentales où il n'y a rien pour le goût ». Mais Marbode, qui fut évêque de Rennes et qui cultivait le vers « catapultin », a-t-il parlé en meilleurs termes de sa bonne ville épiscopale ? *Urbs plena dolis, sine lumine solis...* J'abrège pour arriver à Féval, encore plus mal disposé que les précédents et qui, daubant sur le délabrement et la saleté des logis rennais, prétendait que les puces en étaient « renommées depuis Jules César pour leur grosseur ».

Allons ! Je commence à voir que ses concitoyens avaient d'autres raisons que des raisons confessionnelles pour le tenir en piètre estime, et ce Paul Féval avait décidément trop d'esprit. Cela aussi, on vous le fait payer tôt ou tard. Entre nous, je crois bien que ce qu'il reprochait à Rennes et qui en fait précisément, dans certains quartiers au moins, la beauté un peu froide, mais très réelle, c'est qu'elle est restée une ville parlementaire. Le Palais de Justice, par exemple, qui a été bâti de 1618 à 1654 sur les plans de Debrosse, a toute la majesté qui convient aux monuments de cette sorte. Le grand-père de Féval y avait exercé les fonctions de procureur général. Son père même y occupait je ne sais quelle charge de judicature. Quant à lui, qui n'avait pris la robe d'avocat qu'à son corps défendant et pour se conformer aux ordres paternels, ce monument vénérable lui rappelait tout uniment la plus cuisante mortification qui puisse atteindre un amour-propre de vingt ans. « Par inadvertance, raconte son fils et digne héritier littéraire, il avait glissé dans sa serviette, le jour de sa première plaidoirie, au lieu et place de ses notes, un ouvrage d'Alfred de Vigny. Selon la formule d'usage, le président lui ayant dit : « Maître, vous avez la parole », Féval ouvrit sa serviette... et resta bouche bée. » De dépit le jeune stagiaire planta là le barreau rennais et s'en courut d'une traite à Paris. Le barreau n'y perdit peut-être pas grand chose : la littérature romanesque y gagna certainement la plus séduisante recrue qu'elle ait faite en Bretagne depuis l'auteur de *Gil Blas*...

* * *

Cette mauvaise langue d'Eugène de Mirecourt, qu'il ne faut croire qu'à moitié, mais dont les biographies ont tout de même quelque couleur de vérité, prétend que Féval, quand il écrivait ses romans bretons et pour se mieux ajuster au caractère de ses personnages, endossait un costume complet de paysan léonard ou kérévotte « avec la perruque longue retombant par derrière, le large chapeau sur la tête et les pieds dans d'énormes sabots ». Les « sabots » surtout fournissaient à la verve de Mirecourt qui se demandait s'il était possible que « ces vulgaires chaussures », dont il traînait toujours quelque paire sur les tapis du cabinet de Féval, fussent « véritablement pour lui des instruments d'inspiration ».

On peut reléguer les sabots, le bragou-braz et la cadenette de Féval dans le domaine de la légende : cet auteur avait d'autres moyens, plus subtils, de

PRÉFACE

culte qui n'a rien de secret, et c'est d'un bon exemple et d'un excellent augure. La Fontaine se plaisait bien dans La Calprenède. Faisons, si l'on veut, le départ dans l'œuvre un peu trop abondante et cursive du romancier ; ne soyons pas trop stricts nonobstant : gardons-nous, par exemple, d'écarter le Bossu, qui est d'une verve, d'un allant extraordinaires, et joignons-le à Quimper-Corentin, à Chateaupauvre ou à ces Contes de Bretagne, qui s'appelaient d'abord (et j'aimais mieux leur premier titre) les Dernières Fées. Féval n'avait rien d'un folkloriste, d'un collecteur de légendes populaires, comme Orain et Sébillot : il avait bien trop d'imagination pour recourir à autrui et son Job-Misère n'est là que pour la forme ; c'est en lui-même qu'il puisait la substance de ces jolis et pathétiques récits ; ses contes ne sont de Bretagne que par leur atmosphère et leur auteur, — et l'auteur, c'est partout et toujours Paul Féval.

CHARLES LE GOFFIC.







© 1910 THE CLOTHIER





STUDIO
E.F.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 25 FÉVRIER 1928 AU NOMBRE DE
550 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ PUR FIL LAFUMA DONT
50 HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS 1 A 500 ET DE 501
A 550 PAR F. PAILLART D'ABBEVILLE, POUR LES ARTS ET
LE LIVRE (HENRI JONQUIÈRES ET C^{1e} ÉDITEURS) —
LES LITHOGRAPHIES SORTENT DES PRESSES DES
FRÈRES MOURLOT A PARIS

EXEMPLAIRE N° 539